

aboutissant à un jardin où étaient entretenus les spécimens les plus éclatants de la flore du Midi. Un seul point noir atténuait un peu l'éclat de cette oasis. C'était au fond du jardin, un pavillon à un étage donnant sur une petite ruelle peu fréquentée, dont les volets étaient tenus constamment fermés, et qui paraissait ne pas avoir été habité depuis de longues années. L'aspect en était triste, Germain, le jardinier, en avait seul la clef et y faisait de courtes visites, à de longs intervalles. Dans les conversations de M. et de Mme Giral, jamais il n'était question de ce pavillon. On eût pu croire que, par un accord antérieur, ils étaient convenus de n'en point parler. Seulement, quand par hasard l'un ou l'autre y faisait allusion, une sorte de frisson passait sur les épaules de M. Giral, et un trouble fugitif voilait un moment le regard de la jeune femme.

Or, un matin, voici ce qui se passa place du Peyrou. M. Giral était levé depuis que temps déjà et, pour la centième fois, il repassait les événements accomplis depuis quelques semaines, cherchant à se dégager de certains troubles obstinés qui, par moments, venaient encore le hanter. Certes, sa conviction était faite et il lui paraissait impossible que le vol n'eût pas été commis par Pierre Gilbert. En ce moment, son valet de chambre vint lui annoncer que M. Dumesnil demandait à lui parler, ainsi que Germain, le jardinier.

— Germain, dit M. Giral ; à cette heure ! Que me veut-il ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Qu'il vienne plus tard !

— Il prétend que c'est pressé.

— Pressé ! De quoi s'agit-il ? Voyons !

introduisez d'abord M. Dumesnil et dites à Germain d'attendre.

Un instant après, M. Dumesnil entra. Il tenait à la main plusieurs télégrammes et paraissait en proie à une agitation extraordinaire.

— Qu'y a-t-il ? fit M. Giral subitement intéressé. Auriez-vous reçu quelques nouvelles ?

— Oui, monsieur, répondit M. Dumesnil.

— Qu'est-ce donc ?

— Ces deux télégrammes.

— D'où viennent-ils ?

— L'un vient de la Banque de France, l'autre du Comptoir d'escompte de Marseille.

— Et qu'annoncent-ils ?

M. Dumesnil tendit à son patron les deux feuilles de papier bleuté.

— La Banque de France, continua-t-il, nous avise qu'un bon du Trésor provenant de notre caisse, montant au chiffre de 25,000 francs, a été touché à Londres le 16 du mois dernier.

— Le 16 ! répéta M. Giral. Et vous avez le nom de la personne qui a touché ce bon ?

— Elle a signé du nom de Georges Darbois.

— C'est Pierre Gilbert !

— Je ne pense pas.

— Pourquoi ?

— Le signalement que l'on nous envoie ne saurait se rapporter au caissier. D'ailleurs, s'il pouvait, sur ce point, s'élever quelques doutes, le second télégramme les dissiperait tous.

— Que dit-il donc ?

— Ce télégramme nous est, je le répète, adressé par le Comptoir de Marseille ; il annonce qu'un billet de banque de mille francs, portant les numéros, signalés par nous, venait de rentrer au Comptoir, et il résulte des recherches, dirigées avec une habileté vraiment remarquable, que ce billet a été reçu le 15 au matin, à l'hôtel des Négociants, cours Belzunce, d'un voyageur qui y avait passé la nuit en compagnie d'une jeune femme.

— Ah ! celui-là, c'était Gilbert !

— Probablement.

— On a son signalement ?

— Le voici : si vous voulez bien en prendre connaissance, vous ne conserverez plus aucun doute.

Oui, oui, c'est bien lui ! Maintenant tout s'éclaire : il avait un complice !

— L'homme de Londres.

— L'un a fui vers le Nord, tandis que l'autre se dirigeait vers le Midi. Ah ! tenez, mon ami, voilà qui me soulage d'un lourd souci. Malgré l'évidence, je m'obstinais à douter. Je voulais croire encore à la probité, à l'honneur de ce malheureux. Mais maintenant je n'ai plus d'hésitations. Il faut que l'on redouble d'activité et que les poursuites soient poussées avec une nouvelle ardeur. Laissez-moi ces télégrammes, je les relirai encore une fois, et avant une demi-heure je me rendrai au parquet.

M. Dumesnil s'éloigna sur ce mots, et M. Giral se disposait lui-même à sortir, quand il se rappela que le jardinier attendait. Il donna l'ordre de l'introduire aussitôt.

— C'est toi, Germain ? fit-il en l'apercevant ; tu as à me parler ? Eh bien ! fais vite, mon ami, car je suis pressé.

Le jardinier jeta un regard à Jean qui ne s'était pas encore retiré et se rapprocha de son maître.

— Que monsieur m'excuse, répondit-il en baissant la voix, mais je voudrais que ce que j'ai à dire ne fût entendu que de lui seul.

— C'est donc grave ?

— Je le crois.

— Eh bien ! laissez-nous, Jean, dit M. Giral ; je vous sonnerai si j'ai besoin de vous.

Germain était un vieux serviteur qui avait vu naître M. Giral et que l'on traitait comme s'il avait été de la famille. Il était dévoué, discret ; c'était peut-être la première fois qu'il prenait la liberté de se présenter ainsi chez son maître. Ce dernier s'empressa de l'interroger.

— Jean est parti, lui dit-il vivement, nous sommes seuls. Tu as parlé de choses graves, hâte-toi de t'expliquer ! De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de la *Chambre rouge*, répondit le vieux serviteur d'un ton ému.

— La *Chambre rouge* ! répéta M. Giral en frissonnant.

— Monsieur sait que personne n'y pénètre jamais et que c'est tout au plus si, une fois par mois, je vais donner de l'air au rez-de-chaussée et au premier étage.

— Oui, je sais cela. Après ? après ?

— Ce matin donc, comme la journée s'annonçait bien, j'ai pensé qu'il fallait profiter de l'occasion et je me suis rendu au pavillon.

— Il y avait longtemps que tu n'y étais entré ?

— Je l'avais visité la veille de la disparition de M. Gilbert.

— Continue ! continue !

— Pour lors, je me suis d'abord occupé du rez-de-chaussée, et comme je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire, j'ai monté au premier étage ; mais, avant d'en atteindre le palier, une remarque m'a frappé en me secouant d'un frisson.

— Qu'est-ce donc ?

— Sur les marches de l'escalier, il y avait des empreintes de pas.

— C'est impossible !

— Je me le disais aussi. Je n'y pouvais pas croire ! Mais au bout de quelques minutes d'examen il n'y avait qu'à se rendre à l'évidence. C'étaient bien des empreintes de pas d'homme, et je les suivis jusqu'au seuil de la *Chambre rouge* ! Monsieur comprend, n'est-ce pas ? ce qui devait se passer en moi en un pareil moment. Je voulais savoir. Je poussai la porte et j'entrai !

— Et une fois là ?

— Une fois là, les empreintes continuaient, seulement, plus confuses, formant deux ou trois sentiers gris qui allaient de la porte à la fenêtre pour revenir vers le lit, attestant l'agitation de l'homme qui s'était introduit dans cette chambre.

M. Giral avait tout à coup pressé son front de ses deux mains et une pâleur livide s'était répandue sur ses joues, pendant que sa poitrine se soulevait avec force.

— Après ? après ? poursuivit-il d'une voix profondément altérée. Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

— Poursuis !

Que penses-tu toi-même de ce mystérieux incident ?

— Moi ! fit le vieux serviteur sur un ton singulier.

— Aurais-tu relevé de nouveaux indices ?

— Peut-être.

— Tu pourrais dire quel jour cet homme, ce malfaiteur inconnu, a osé pénétrer dans le pavillon ?

— A peu près.

— Parle alors ; ne dissimule rien de ce que tu sais.

— Monsieur m'y autorise ?

— Ah ! je fais mieux, Germain, je te l'ordonne !

Le vieux jardinier fit un effort énergique sur lui-même et reprit aussitôt :

— Puisque monsieur le veut, dit-il, j'ajouterais que, selon moi, la visite faite au pavillon doit remonter à la nuit même où le vol a été commis.

— Qui te donne lieu de le penser ?

— Ce que j'ai vu.

— Quoi ?

— Le lit était défait. Le malfaiteur avait dû s'y reposer quelques heures, et sur la couverture j'ai remarqué...

— Achève !

Quelques taches de sang.

— Grand Dieu ! Là aussi... comme...

— Comme à la caisse.

M. Giral secoua le front d'un air farouche.

— Du sang ! murmura-t-il. Oh ! tu as raison. Ce doit être le complice de Gilbert !

— Le complice ? répéta Germain en levant lentement son regard vers son maître.

— Oui, oui, tu ignores cela, toi ? Eh bien ! apprends que Gilbert n'était pas seul. Nous savons depuis ce matin qu'il avait un complice qui a eu le temps de gagner l'Angleterre et de toucher à Londres vingt-cinq mille francs de bons du Trésor volés à notre caisse ! Mais l'attention de la police va être appelée sur cette nouvelle piste, et avant peu le misérable sera arrêté.

— Arrêté ! fit le vieux serviteur comme en un sanglot.

M. Giral le regarda avec étonnement.

— Sans doute, continua-t-il. Qu'y a-t-il là qui te puisse surprendre ?

— Rien, rien !

— Je vais me rendre, de ce pas, chez le procureur impérial !

— Ah !

— Et, dans une heure, la justice aura à son tour visité le pavillon et relevé les empreintes de la *Chambre rouge*.

Germain éprouva une sorte de commotion à ces paroles, et, par un geste heurté et fébrile, il plongea sa main dans la poche de son veston. M. Giral l'observait de l'œil ; il le vit en retirer un objet qu'il lui présenta.

— Qu'est-ce cela ? interrogea le maître.

— Un portefeuille, répondit Germain d'une voix basse comme un souffle ; un portefeuille que j'ai trouvé ce matin dans la chambre, près du lit.

— Le misérable l'aura laissé tomber pendant son sommeil.

— C'est probable.

— Donne ! donne ! C'est un document important. Avec ceci, nous pourrions en fin...

En parlant de la sorte, M. Giral avait pris le portefeuille des mains du jardinier, mais il y eut à peine jeté un regard qu'il recula frappé d'épouvante.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, éperdu. Est-ce un rêve ? vais-je devenir fou ?

— Mon bon maître !

— Ah ! tu l'as reconnu, toi aussi ?

— Mais...

— Réponds ! réponds !

— Si monsieur ne m'avait pas parlé d'une descente de police, je lui aurais caché ce portefeuille.

— Ainsi...

— Plus bas ! plus bas !

M. Giral prit sa tête affolée dans ses deux mains.

— O honte ! murmura-t-il accablé. Ce coup manquait à mon malheur ! Que faire ?

que devenir ? Ce n'est pas à moi cependant à dénoncer ce malheureux ! Oh ! jamais ! jamais !

Il se redressa de toute sa hauteur ; un éclair fauve jaillit de ses yeux. Et saisissant brusquement le bras de Germain.

— Ecoute ! dit-il d'un ton violent et âpre. Tu m'es dévoué, n'est-ce pas ?

— Ah ! demandez-moi ma vie ! répondit le vieux serviteur avec force.

— C'est plus que cela qu'il me faut, insista M. Giral.

— Parlez, parlez, mon cher maître !

— Il faut que tu ne racontes à personne ce que tu as remarqué dans la *Chambre rouge*.

— Je vous le promets.

— Que tu effaces, dès ce matin, les empreintes que tu y as relevées.

— Comptez sur moi.

— Et surtout, surtout, que tu fasses disparaître les taches de sang.

— Ce sera fait.

— Bien ! Tu es, toi, le meilleur des serviteurs de ma famille ! Quoi qu'il arrive, tu garderas un éternel secret sur cette aventure, et tu n'oublieras pas que l'honneur de la maison Giral est à ta discrétion !

Germain s'inclina sans répondre, M. Giral s'éloignait. Il le suivit jusqu'au seuil de la porte. Arrivés là, les deux hommes s'arrêtèrent, et, au regard qu'ils échangeaient alors, un même tressaillement les secoua tous les deux.

Oui, oui, je te comprends ! balbutia M. Giral avec un geste égaré.

— Gilbert ? prononça le vieux jardinier à voix basse.

— Le malheureux !

— Il sera condamné.

— Les preuves qui s'élèvent contre lui sont terribles !

— On me l'a dit.

— Voilà bientôt un mois qu'il a fui. Il ne doit pas ignorer que l'instruction est commencée. Tout l'accuse, rien ne le défend. Et, cependant, il se tait.

— Sans doute ! Mais enfin, s'il n'était pas coupable ?

— Est-ce possible ?

— Si un autre que lui avait commis ce vol, si celui-là...

— Tais-toi ! tais-toi ! interrompit violemment M. Giral, ne fais part de tes soupçons à aucun être vivant. Tu l'as promis, tu ne manqueras pas à ta parole, car tu sais bien que je ne survivrais pas à cette honte !

Le vieux Germain baissa le front et n'ajouta plus un mot.

A partir de ce jour, M. Giral parut devenir plus soucieux et plus sombre. Il ne sortit que très rarement, se consacrant tout entier aux soins que réclamait la position de sa femme. On eût pu penser même, à voir la transformation qui s'opéra en lui, qu'il s'était tout à coup désintéressé de l'enquête poursuivie par la justice.

Au surplus, l'état de ses affaires pouvait expliquer jusqu'à un certain point cette nouvelle attitude. Le bruit qui s'était fait autour du vol avait effrayé les capitaux timorés. De nombreuses demandes de remboursement s'étaient produites, et il était facile de prévoir qu'avant peu la maison de banque se verrait contrainte d'en venir à une liquidation. C'était la ruine à brève échéance, ruine sans dés-honneur, mais inévitable et prochaine.

Aucun incident nouveau ne s'était d'ailleurs passé. Le caissier n'avait pas donné signe de vie, on avait perdu sa trace sans espoir de la retrouver, et quant au prétendu complice dont la présence avait été signalée à Londres, dans la matinée du 16 octobre, on n'y attacha pas d'autre importance, M. Giral ayant déclaré lui-même qu'il ne croyait pas opportun de s'y arrêter et qu'il ne voyait dans ce fait qu'une manœuvre du véritable coupable pour égarer la justice. Les choses suivirent donc leur cours naturel. Pierre Gilbert fut jugé à la première session des assises de l'Hérault, et comme il était en fuite, que personne ne se présenta pour